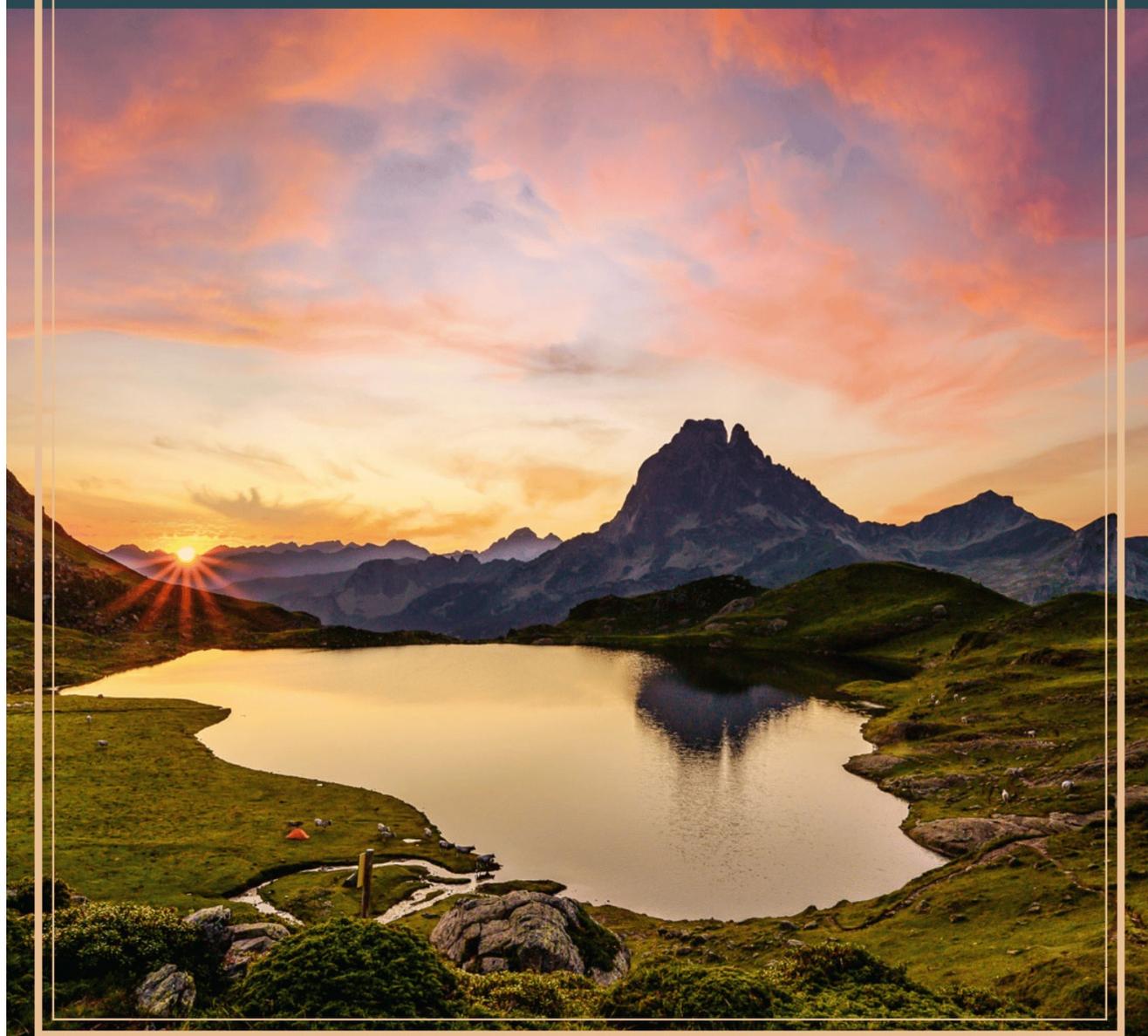


ROSE COMME
LE CIEL
DE L'AUBE

Julie HAMEZ



Julie Hamez

Rose comme le ciel de l'aube

© Julie Hamez, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-6276-4

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À Sophie, qui m'a régaler chaque jour pendant deux ans,
des perles de ses clients en boutique bio,
m'inspirant ainsi la quasi-totalité de ce livre.*

Première partie

**« Et, comme le soleil dans son enfer polaire,
Mon cœur ne sera plus qu'un bloc rouge et glacé. »**

Charles Baudelaire, « Chant d'automne »,

Les Fleurs du Mal

Chapitre 1

Un aller simple au goût amer

« Comment choisir ? Tout à l'air si délicieux...

— Je te conseille les noix de Saint-Jacques safranées à la crème de fenouil parfumée aux agrumes : un délice... N'est-ce pas, Rodolphe ?

— Absolument, Mme Debonie, je vous le confirme : elles sont d'ailleurs particulièrement appréciées de nos habitués.

— Je vous ai déjà dit de m'appeler Marie, Rodolphe... Mme Debonie, ça me donne l'impression d'être une vieille bourgeoise... Tu ne trouves pas, Gaby ?

— Mais tu es une bourgeoise, Marie. Et puis, il faut dire que les rides s'installent... Il serait peut-être temps de songer à une crème de nuit.

— Peau de vache...

Gaby étouffe un petit rire, avant de mimer un baiser du bout des lèvres.

— Moi aussi je t'aime ma chérie. Bon, ce n'est pas tout cela, j'ai du boulot qui m'attend au bureau. Va pour les Saint-Jacques ! Décide finalement Gabrielle. Et quel vin me conseillerez-vous avec ce plat, Monsieur Rodolphe ?

— Ce mets se mariera à la perfection avec un Pouilly-Fumé Baron de Ladoucette 2018. Celui-ci ravira vos papilles grâce à ses fines notes de fleurs et de fruits blancs. À mets d'exception, vin d'exception chère Madame.

— Parfait Monsieur Rodolphe, ironise Marie dans un clin d'œil.

— Dans l'intervalle, ces dames désirent-elles un apéritif ?

— Avec pl...

Gabrielle interrompt brusquement son amie.

— Non merci, déclare-t-elle en tendant les deux cartes refermées au maître d'hôtel, nous n'avons pas de temps à perdre Monsieur Rodolphe.

Marie l'observe affectueusement, tandis que son amie remplit leurs verres d'eau gazeuse.

— Un petit verre en attendant nos plats ne nous aurait pas retardées, Gaby. Et quand bien même, sommes-nous à dix minutes près ?

— Chaque minute est précieuse, ma chère Marie. J’ai d’ailleurs un rendez-vous avec Monsieur Régnier juste après notre déjeuner. Je ne peux pas me permettre d’être en retard.

— À quelle heure t’attend-il ?

— Il ne m’a pas donné d’heure précise. Il m’attend « après le déjeuner ».

Marie fronce les sourcils.

— Que tu arrives pour 14 heures ou 14h30 n’a donc aucune espèce d’importance, n’est-ce pas ?

Gabrielle avale une gorgée d’eau pailletée, avant de reposer le verre sur la nappe et de répliquer sèchement :

— Cela en a pour moi Marie. Fin de la discussion.

— Comme tu voudras...

Les deux amies déjeunent tranquillement. Et bien que Gabrielle soit pressée, elle ne peut qu’avouer à quel point les Saint-Jacques sont succulentes. Qu’à cela ne tienne : à peine les desserts avalés, elle se lève afin de régler la note auprès de Rodolphe.

— Ces dames ont-elles apprécié le déjeuner ? Les interroge le maître d’hôtel en tendant le porte-addition.

Sans même consulter la facture, Gabrielle pose deux beaux billets orange sur le comptoir. Il ne lui a fallu que quelques secondes, lorsqu’elle avait la carte devant les yeux, pour calculer le total de l’addition. Quant à la marge généreuse, elle sera pour le maître d’hôtel.

— C’était délicieux Rodolphe, comme toujours, lui répond Marie avec enthousiasme. N’est-ce pas, Gaby ?

Mais la jeune femme a déjà tourné les talons. Elle attend son amie sur le trottoir, l’air impatient, en lui tenant la porte ouverte.

Le restaurant étant à quelques minutes à peine de leur bureau, les deux associées parviennent rapidement jusqu’à leur immeuble, dont la jolie bâtisse en pierre fait nettement concurrence à ses voisines mitoyennes, toutes marquées du sceau du Vieux-Lille. Tandis qu’elles traversent le hall, Marie toujours aux talons de Gabrielle, ironise :

— Je ne te propose pas un café, j’imagine ?

— Non merci, lui répond d’emblée Gabrielle, toute affairée qu’elle est à chercher la clé de son bureau.

Son sac à main étant parfaitement ordonné à l’image du reste de sa vie, Gabrielle ne met que quelques secondes à dénicher la petite clé argentée, et à l’insérer dans la serrure. Un geste qu’elle connaît par cœur pour le renouveler plusieurs fois par jour (et parfois nuit) depuis sept ans. Or, cet après-midi là, celle-ci refuse de tourner.

— C’est étrange, elle n’entre plus dans la serrure, s’étonne Gabrielle en s’acharnant sur le mécanisme.

Marie, qui rit discrètement dans son coin, décide de ne pas tergiverser. Elle lève immédiatement l’incompréhension de son amie.

— C’est parce que j’ai fait changer la serrure.

— Pardon ? S’exclame Gabrielle en faisant volte-face.

— Tu as très bien entendu.

— Mais... pourquoi as-tu fait ça ? Tu aurais quand-même pu me prévenir. Bon, donne-moi la nouvelle clé dans ce cas.

— Non.

Gabrielle, sonnée par l’impertinence de son amie, écarquille les yeux puis hausse le ton.

— Comment ça, « non » ? Mon ordinateur, mon téléphone, mes dossiers se trouvent dans ce bureau. Et puis je dois rejoindre Monsieur Régnier dans quelques minutes !

— Ne t’en fais pas pour lui, j’ai annulé. Tu vois, nous aurions pu nous accorder le temps de boire un apéritif finalement, se gausse Marie.

— Tu as annulé ? Mais... Je ne comprends pas.

Gabrielle, complètement déroutée, fixe sa seule amie dans l’espoir de trouver une réponse sur son visage impassible. Cette dernière s’avance vers elle, un tendre sourire aux lèvres. Elle saisit sa main, puis y glisse une enveloppe rectangulaire en papier kraft.

— Ouvre-là, c’est un cadeau.

Gabrielle observe le morceau de papier sans comprendre un mot de la situation. Un cadeau ? Mais à quelle occasion ? Et surtout, quel rapport cette enveloppe a-t-il avec la nouvelle serrure de son bureau ? Soudain, elle croit comprendre et s'illumine.

— Oh mais bien sûr, c'est la clé ! Toi et tes blagues, Marie chérie...

Elle jette un œil à sa montre.

— C'est malin, tu m'as encore fait perdre cinq minutes.

Pleine d'espoir, Gabrielle ouvre l'enveloppe. Or, elle constate, désarmée, qu'aucune clé ne se trouve à l'intérieur. À la place, elle découvre un billet de train. Un aller simple pour la gare de Pau. Lorsqu'elle lève la tête vers son amie, Gabrielle n'a plus le regard perplexe, mais noir ébène, des fusils à la place de ses pupilles.

— Crois-tu vraiment que j'ai le temps pour des vacances ? Et là-bas, en plus ?

Marie sourit avec malice.

— Non, bien sûr. Je sais que tu n'as même pas pris trois jours, depuis que nous travaillons ensemble et que tu n'as pas remis les pieds dans les Pyrénées depuis sept ans. D'ailleurs, si ce billet te conduisait en vacances, ma chérie, il y en aurait un second pour le retour...

La jeune femme ne peut s'empêcher de se mordre la lèvre, pour ne pas rire devant l'air complètement hagard de Gabrielle. Trente ans qu'elles se fréquentent, elle la connaît sur le bout des ongles. Et elle sait que la suite ne va pas du tout lui plaire...

— Tu ne pars pas en vacances Gaby, reprend doucement Marie. Tu pars, tout court. Et pour une durée indéterminée.

— Tu crois pouvoir me muter, Marie ? Interroge la jeune femme avec dédain. Je te rappelle que nous sommes associées. Tu n'as aucun droit sur moi.

— Je n'ai aucune intention de te muter. Disons que je t'offre... un nouveau départ.

— Je comprends de moins en moins...

Marie s'approche, attrape son amie de toujours par les épaules et plonge son regard digne d'un lagon dans le sien.

— J'ai une cousine qui vit dans un charmant village, à quelques kilomètres de la frontière espagnole. Elle vient d'y ouvrir une petite épicerie biologique et a besoin de bras pour tout mettre en place en échange du gîte et du couvert. Elle est absolument ravie de t'accueillir et te propose de rester le temps que tu veux. Tu pars demain.

Gabrielle n'a pas bougé ne serait-ce qu'un sourcil, ni n'a cligné des yeux. Marie, qui a toujours les mains posées sur les épaules de son amie, s'attend à la suite. Mais la suite se fait attendre. Le moment semble durer une éternité, jusqu'à ce que Gabrielle... n'éclate finalement de rire. Une réaction presque violente et si soudaine, que Marie, effrayée, ne manque de trébucher en arrière.

— Et tu crois vraiment que je vais gober ton histoire ? Parvient à articuler Gabrielle entre deux éclats de rire. Tu me vois, moi, dans un village de montagne, derrière un comptoir ?

Son rire est gras, décapant : il n'a rien de joyeux. Gabrielle accentue l'ironie.

— Oh, tu sais quoi, on devrait inviter Rodolphe ! Et Monsieur Régnier !

Marie elle ne rit pas. Elle se contente d'observer Gabrielle, écroulée tant elle s'esclaffe, avec un regard bienveillant. Elle ne la quitte pas des yeux et attend, patiemment, que la crise de fou rire ne passe. Parce qu'elle sait, que celui-ci n'est qu'un mécanisme de défense, destiné à dissimuler une angoisse qu'elle vient de raviver, après des années de sommeil.

Tant que Gabrielle rit, Gabrielle entretient le déni et se persuade qu'il s'agit d'un canular. C'est lorsque le sarcasme cessera, que Marie devra redoubler de vigilance : la chute risque d'être brutale, pour toutes les deux.